

soit obscurci! et que les astres reculent d'épouvante! O divin Apollon! toi dont la tête rayonne de lumière, peux-tu contempler cet opprobre de ta race! éteins ton flambeau! fuis dans les ténèbres! Et toi, souverain arbitre des dieux et des hommes, ta main restera-t-elle désarmée? Pourquoi tes feux vengeurs n'embrasent-ils pas l'univers? Frappe! que ta foudre m'écrase! qu'elle me dévore! je suis coupable, j'ai mérité la mort, j'ai inspiré à l'épouse de mon père un amour incestueux. Femme insensée! et vous avez pu croire que je partagerais votre délire et votre honte? Était-je à vos yeux un objet si facile à séduire? Ma vie austère a-t-elle mérité cet affront? Ah! vous égalez à vous seule la perversité de tout votre sexe! pire que votre mère, vous avez surpassé son crime! Pasiphaé ne se souilla que d'un adultère, et l'on eût ignoré qu'elle était coupable, si la tête horrible du monstre qui sortit de son sein n'eût révélé son infamie. Voilà les flancs qui vous ont portée! Heureux! trois fois heureux, ceux qui sont tombés victimes de la perfidie ou de la haine! O mon père! j'envie votre sort! Phèdre est plus redoutable que la marâtre de Colchos.

PHÈDRE.

« Je reconnais les destins de ma famille! toujours nous désirons ce que nous devons fuir. Mais je ne suis plus à moi, je te suivrai à travers les flammes et les flots, à travers les rochers et les torrents. Partout où tes pas te porteront, tu me retrouveras brûlante des mêmes feux! Ah, barbare! pour la seconde fois je tombe à tes genoux!

HIPPOLYTE.

« Éloignez-vous! ne me souillez pas de vos mains impudiques! O crime! elle se précipite dans mes bras. Tirons mon épée! qu'elle reçoive le châtement du coupable. Déjà ma main a saisi ses cheveux et renversé sa tête criminelle. Chaste déesse des forêts, jamais victime ne fut plus justement immolée sur vos autels!

PHÈDRE.

« C'est maintenant, ô Hippolyte! que mes vœux s'accomplissent! tu calmes ma fureur! mes espérances sont surpassées, je vais mourir de ta main sans avoir outragé la pudeur!

HIPPOLYTE.

« Éloignez-vous! vivez! n'espérez pas la mort. Et toi, glaive qu'elle a touché, ne souille plus ma main! les eaux du Tanais, celles des Palus-Méotides et de la mer du Pont, Neptune lui-même avec l'Océan tout entier, ne suffiraient pas pour me purifier. O forêts! ô bêtes féroces! »

Hippolyte s'enfuit. Puisque le crime est découvert, dit la nourrice, il faut le faire retomber sur lui : *Scelere velandum est scelus*. Phèdre, abattue et sans force, à peine a conscience de ce qui se passe. La nourrice appelle les esclaves, elle leur montre leur maîtresse échevelée, mourante. Elle leur dit que le jeune homme a voulu la violer, qu'il l'a menacée de son épée, et qu'il s'est sauvé lorsqu'elle a appelé au secours. Les esclaves, trouvant l'épée abandonnée par Hippolyte, ne doutent pas de ce que la nourrice leur dit et relèvent la reine. Chœur qui se termine en annonçant le retour de Thésée échappé des enfers.

Thésée demande à la nourrice d'où viennent ces gémissements. La nourrice lui répond que Phèdre a décidé de mourir. Pourquoi? C'est ce qu'elle révélera elle-même. Phèdre, après avoir quelque temps hésité, confesse qu'elle a subi un outrage de la part de l'homme dont elle devait le moins l'attendre. — Qui est-il? — Celui qui a laissé ce fer en s'enfuyant. Thésée, reconnaissant l'épée d'Hippolyte, prononce aussitôt la malédiction que Neptune est chargé d'exécuter. Troisième chœur, après lequel un messenger vient faire à Thésée le récit de la mort de son fils. « O puissante nature, s'écrie Thésée, après avoir entendu ce récit, de quels liens tu attaches nos cœurs! J'ai voulu la mort de ce criminel, et maintenant qu'il a péri, je le pleure. » Phèdre paraît, tenant en main une épée, celle d'Hippolyte, qui servi à confirmer le mensonge. Le corps du jeune homme est Elle fait éclater devant ce cadavre et devant son époux sa passion d'autant plus librement qu'elle est décidée à mourir, « à le suivre à travers les abîmes du Tartare, à travers le Styx et les fleuves de feu. » Elle proclame hautement qu'elle s'est souillée de la plus noire calomnie. Elle a rejeté sur un autre le crime qu'elle-même, insensée, avait conçu au fond du cœur. « Hippolyte, reprends ta gloire et ta renommée! que ce fer te venge! Accepte

mon sang, en expiation de mon offense! Et toi, Thésée, apprends d'une marâtre ce que doit faire un père après avoir perdu son fils. (*Elle se perce de l'épée.*) Va cacher ta douleur et ta honte dans la nuit de l'Achéron. »

Thésée regrette d'être revenu des enfers pour assister à de telles horreurs. Le chœur l'invite à rendre les derniers devoirs à son fils. Thésée se fait apporter les membres d'Hippolyte et s'occupe à les remettre à leur place. Ici la main droite vaillante à la bataille; là la main gauche habile à guider les coursiers. « Quelle est cette partie de toi-même, je l'ignore, tellement elle est défigurée, mais je sais que c'est une partie de toi-même. Plaçons-la ici, sinon à sa véritable place, du moins à la place qui se trouve vide. » Cette besogne accomplie, il ordonne de préparer les funérailles. C'est la fin de cette tragédie.

Le sens de la fable antique s'y est obscurci. Les deux divinités qui expriment les deux passions contradictoires de la jeunesse ont disparu de la scène. Le rôle de Phèdre s'est développé et déjà il est le principal. Mais l'auteur ne l'a point rendu intéressant. Malgré l'aveu qu'elle fait de son crime et la punition qu'elle s'inflige à elle-même, Phèdre est d'un bout de la pièce à l'autre sans pudeur, sans remords. Si elle meurt, c'est parce qu'elle a perdu l'espoir de satisfaire sa flamme furieuse, beaucoup plus que par repentir de ce qu'elle a fait. Racine a emprunté à Sénèque les développements de ce rôle; il lui a emprunté notamment la fameuse scène de la déclaration. Il l'a fait revenir aussi sur le théâtre au dénouement, s'accuser elle-même et mourir. Mais quelle différence entre cette âme de Phèdre, si combattue, si déchirée, et l'âme de bacchante que lui a donnée le poète latin! Quand Racine reprend ce thème tragique dans une autre civilisation, l'objet primitif de la fable grecque est tout à fait oublié. Hippolyte, toujours chasseur, ne laisse pas d'être amoureux. Peu importe. Là n'est point l'intérêt du nouveau drame. Phèdre le concentre tout entier sur elle-même. Elle est l'image à jamais touchante de la passion coupable, aveugle, irrésistible, dans une nature noble pourtant et élevée. Vous voyez le chemin parcouru: tout est changé, et l'on ne peut comparer la tragédie grecque et la tragédie française que pour en faire ressortir la singulière différence.

Mais, avant d'arriver à l'œuvre de Racine, nous avons encore quelques intermédiaires à signaler.

Robert Garnier composa un *Hippolyte* qui fut imprimé en 1573. Il imite Sénèque, non pas servilement. Il le corrige ou le complète sur plusieurs points. Ainsi il supprime cette espèce de raccommodage du corps d'Hippolyte par Thésée, qui termine si abominablement la pièce latine; le premier il fait entendre que la nourrice se punira de son entremise funeste par la mort. Mais le caractère de l'œuvre reste le même. C'est une perpétuelle déclamation lyrique où les vers, du reste, ne manquent pas de vigueur et de souffle. La nourrice dit de sa maîtresse :

La clarté lui déplait; et ne demande plus,
Morne, qu'à se cacher dans quelque lieu reclus.
Rien ne lui sauroit plaire; elle s'assied dolente,
Puis elle se relève ou se couche inconstante;
Se pourmène ore vite et ore lentement.
Tantôt elle pâlit, et tout soudainement
La couleur lui rehausse. Elle tremble fiévreuse,
Et puis brûle à l'instant d'une ardeur chaleureuse.
Elle espère, elle craint. Son esprit agité,
Comme la mer du vent, n'a plus rien d'arrêté.

Citons encore ces quelques vers de la déclaration de Phèdre à Hippolyte. Hippolyte lui dit :

C'est l'amour de Thésé qui vous tourmente ainsi?

Elle répond :

Hélas! voire, Hippolyte; hélas! c'est mon souci.
J'ai, misérable, j'ai la poitrine embrasée
De l'amour que je porte aux beautés de Thésée,
Telles qu'il les avoit, lorsque, bien jeune encor,
Son menton cotonnoit d'une frisure d'or,
Quand il vit, étranger, la maison dédalique
De l'homme mi-taureau, notre monstre crétique.
Hélas! que sembloit-il? Ses cheveux crespelés,
Comme soie retorce, en petits annelets,
Lui blondissoient la tête; et la face étoilée
Étoit entre le blanc de vermeillon mêlée.
Sa taille, belle et droite, avec ce teint divin,
Ressembloit, égalée, à celle d'Apollin,

A celle de Diane, et surtout à la votre,
 Qui en rare beauté surpassez l'un et l'autre.
 Si nous vous eussions vu, quand votre géniteur
 Vint en l'île de Crète, Ariane, ma sœur,
 Vous eût plutôt que lui, par son fil salutaire,
 Retiré des prisons du roi Minos mon père.
 Or quelque part du ciel que ton astre plaisant
 Soit, ô ma chère sœur, à cette heure luisant,
 Regarde par pitié, moi, ta pauvre germaine,
 Endurer comme toi cette amoureuse peine :
 Tu as aimé le père, et pour lui tu défis
 Le grand monstre de Gnide, et moi j'aime le fils!
 O tourment de mon cœur, amour qui me consommes!
 O mon bel Hippolyte, honneur des jeunes hommes,
 Je viens, la larme à l'œil, me jeter devant vous,
 Et, d'amour enivrée, embrasser vos genoux,
 Princesse misérable, avec constante envie
 De borner à vos pieds mon amour ou ma vie.
 Ayez pitié de moi !...

Phèdre ne cherche pas mille détours. Ici l'aveu ne circule pas timide, craintif, prêt à se rétracter; il va droit au but. Lorsque Phèdre vient pour se tuer sur le corps d'Hippolyte, elle dit :

Hippolyte, je veux
 Amortir de mon sang mes impudiques feux.
 Mes propos ne sont plus d'amoureuse détresse.
 Je n'ai rien de lascif qui votre âme reblesse.
 Oyez-moi hardiment; je veux vous requérir
 Pardon de mon méfait devant que de mourir.

Ces quelques citations donneront une idée du style de la tragédie française du xvi^e siècle. L'intérêt qu'elle présente est surtout celui de la forme poétique propre à la Pléiade, dont Garnier faisait partie.

Hippolyte, tragédie de La Pinelière, fut imprimée en 1635 : « Ce jeune seigneur, dit l'auteur dans son épître à M. de Bautru, ce jeune seigneur, le plus vertueux de toute la Grèce, vient se présenter à vous avec un équipage à la françoise et un nouveau train que je lui ai donné... » Malgré ces promesses, cette pièce est une simple imitation de Sénèque.

Hippolyte ou le garçon insensible, de Gabriel Gilbert, est de

1647. L'auteur était alors secrétaire de la duchesse de Rohan, il fut plus tard secrétaire des commandements de la reine Christine de Suède. Sa pièce mérite plus d'attention que la précédente. Il est le premier, croyons-nous, qui ait eu l'idée, que s'appropriera Pradon, de rendre son sujet plus honnête, en supposant que Phèdre n'est pas encore l'épouse de Thésée, qu'elle est seulement engagée à lui. Il précise aussi le châtement de la nourrice, que Robert Garnier avait déjà indiqué. Après que Thésée a prononcé la malédiction contre son fils, la nourrice fait, dans l'*Hippolyte* de Garnier, une longue exclamation où elle s'accuse elle-même des malheurs qui vont arriver, et qu'elle termine par ces vers :

Sus, sus, descends, meurtrière, en l'Orque, avecque celles
 Qui sont pour leurs méfaits en gênes éternelles.

Dans l'*Hippolyte* de Gilbert, Pasithée répond à Thésée qui s'informe du sort d'Achrisse, cette nourrice :

Dans les flots de la mer elle a fini ses jours;
 De son crime elle-même a payé le salaire.

Hippolyte dit à Thésée qui le condamne à l'exil :

Si je suis exilé pour un crime si noir,
 Hélas! qui des mortels me voudra recevoir?
 Je serai redoutable à toutes les familles :
 Aux frères pour leurs sœurs, aux pères pour leurs filles.
 Où sera ma retraite en sortant de ces lieux?

Thésée réplique :

Va chez les scélérats, les ennemis des dieux;
 Chez ces monstres cruels, assassins de leurs mères.
 Ceux qui se sont souillés d'incestes, d'adultères,
 Ceux-là te recevront.

On a souvent comparé ces vers à ceux où Racine a exprimé les mêmes idées :

Va chercher des amis dont l'estime funeste, etc.

(Acte IV, scène II.)

Mais ces idées sont déjà dans Euripide, comme on l'a vu dans l'analyse que nous venons de donner de la tragédie grecque.

Ce qui n'est point dans Euripide, c'est le sentiment qui force Hippolyte au silence. Hippolyte, dans Euripide, se tait pour ne point violer un serment sacré. Dans la tragédie de Gilbert, comme dans celle de Racine, il obéit à une délicatesse héroïque.

Suivons la bienséance et non pas la colère ;
Souvenons-nous que Phèdre est femme de mon père
Cachons sa passion; oui, n'en découvrons rien,
Et sauvons mon honneur sans lui ravir le sien.

Le malheur est que « ce garçon insensible » se montre trop sensible à l'amour de Phèdre; il en est fort attendri, et il est obligé, pour se défendre, d'en appeler à toute sa vertu.

Citons encore ses adieux à sa patrie et à ses compagnons :

Je veux jusqu'à la mort paroître obéissant :
Les siècles à venir me croiront innocent ;
Ma réputation ne sera point flétrie.
Adieu, cité superbe; adieu, chère patrie :
De vous voir plus longtemps il ne m'est pas permis.
Adieu, mes compagnons, mes fidèles amis,
En qui mes jeunes ans ont trouvé tant de charmes !
Mais ne m'accusez point en répandant des larmes :
Quand on n'est point coupable on n'est point malheureux.
Comme je suis constant, montrez-vous généreux.
Que je sorte d'ici, non de votre mémoire !
Et toi, qui fus toujours compagne de ma gloire,
Vertu, qui vois qu'à tort les miens m'ont accusé,
Suis-moi dans mon exil, puisque tu l'as causé.

Gilbert a le mérite d'avoir le premier senti la supériorité d'Euripide sur Sénèque, et d'être revenu sur plusieurs points au tragique grec.

Enfin en 1675, deux ans avant que la *Phèdre* de Racine parût sur le théâtre, un auteur presque inconnu, nommé Bidar, avait fait représenter un nouvel *Hippolyte*, à Lille, par les comédiens de S. A. S. Monseigneur le Prince. Dans cette pièce, Hippo-

lyte est amoureux de Cyane, princesse de Naxe; et, comme dans Gilbert, Phèdre et Thésée ne sont pas encore mariés. C'est vers cette combinaison que, par crainte du scandale, inclinaient les modernes imitateurs, sans s'apercevoir qu'en supprimant le crime de Phèdre, ils supprimaient le sujet même. Racine le comprit, et réagit vigoureusement contre cette pusillanimité.

Quels longs acheminements à ce nouveau chef-d'œuvre!

Remarquez qu'il ne reste plus rien de la donnée antique dans ces derniers remaniements; elle est absolument ruinée. De ses débris, pour ainsi dire, un grand poète va construire un superbe édifice qui n'aura de l'ancien que ces matériaux empruntés.

Bayle écrivait de Sedan, le 4 octobre 1676, à M. Minutoli, professeur de belles-lettres à Genève : « M. de Racine travaille à la tragédie d'*Hippolyte*, dont on attend un grand succès. » Elle fut jouée le premier jour de l'année 1677, sous le titre de *Phèdre et Hippolyte*, qu'elle conserva dans la première édition et dans les réimpressions jusqu'en 1687, où Racine ne lui laissa plus que celui de *Phèdre*, avec raison, puisque son œuvre à lui est, en effet, tout entière dans ce personnage.

C'est sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne que, d'après l'ensemble des témoignages contemporains, eut lieu cette représentation du 1^{er} janvier 1677. Cependant, on lit dans un des manuscrits de Brossette : « La première représentation de *Phèdre* fut donnée à Versailles devant le roi et M^{me} de Montespan. La Champmeslé ne vouloit point absolument réciter ces vers :

. . . . Je ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix, etc.

Mais M. Racine ne voulut jamais consentir qu'elle les retranchât. Bien des gens les remarquèrent dans la représentation. » Si l'on ajoute foi à l'anecdote, il en faut conclure qu'une représentation aurait eu lieu à la cour avant le 1^{er} janvier. On n'a point encore découvert d'autre témoignage de cette représentation qui, du reste, n'est nullement impossible.

Le rôle de Phèdre fut rempli par la Champmeslé, à qui, si nous en croyons l'abbé Dubos, Racine l'aurait appris vers par

vers. Elle y obtint un grand succès. M^{lle} d'Ennebaut joua Aricie. C'est elle que désignent les vers du fameux sonnet :

Une grosse Aricie, au teint rouge, aux crins blonds, etc.

Les noms des autres interprètes ne sont établis ci-après que par conjecture, d'après ce que l'on sait de la spécialité de chacun des acteurs dont se composait alors la troupe de l'hôtel de Bourgogne.

PRÉFACE.

Voici encore une tragédie dont le sujet est pris d'Euripide. Quoique j'aie suivi une route un peu différente de celle de cet auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laissé d'enrichir ma pièce de tout ce qui m'a paru plus éclatant¹ dans la sienne. Quand je ne lui devrois que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrais dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable² sur le théâtre. Je ne suis point étonné que ce caractère ait eu un succès si heureux du temps d'Euripide, et qu'il ait encore si bien réussi dans notre siècle, puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur. En effet, Phèdre n'est ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente : elle est engagée, par sa destinée et par la colère des dieux, dans une passion illégitime dont elle a horreur toute la première : elle fait tous ses efforts pour la surmonter : elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne; et lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté.

J'ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avoit quelque

1. VAR. *Le plus éclatant.*

2. *Raisnable* est une expression bien modeste. Le caractère de Phèdre est un chef-d'œuvre du génie tragique; mais Racine a raison de dire qu'il n'a pris dans Euripide que l'idée du caractère de Phèdre.

chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une princesse qui a d'ailleurs des sentiments si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice, qui pouvoit avoir des inclinations plus serviles, et qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l'honneur de sa maîtresse. Phèdre n'y donne les mains que parce qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même; et elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence, et de déclarer la vérité.

Hippolyte est accusé, dans Euripide et dans Sénèque, d'avoir en effet violé sa belle-mère : *vim corpus tulit*.¹ Mais il n'est ici accusé que d'en avoir eu le dessein. J'ai voulu épargner à Thésée une confusion qui l'auroit pu rendre moins agréable aux spectateurs.

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les anciens qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection : ce qui faisoit que la mort de ce jeune prince causoit beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque foiblesse qui le rendroit un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'âme avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle foiblesse la passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père.

Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa, et en eut un fils, après qu'Esculape l'eut ressuscité.² Et j'ai lu encore dans quelques auteurs qu'Hippolyte avoit épousé et emmené en Italie une jeune Athénienne de grande naissance, qui s'appeloit Aricie, et qui avoit donné son nom à une petite ville d'Italie.³

Je rapporte ces autorités, parce que je me suis très-scrupuleusement attaché à suivre la fable. J'ai même suivi l'histoire de Thésée, telle qu'elle est dans Plutarque.

1. Acte III, scène II, vers 892.

2. *Æneid.*, lib. VII, vers. 761-769.

3. Une traduction des *Tableaux de Philostrate*, publiée en 1615, par Blaise de Vigenère, contient ces lignes à propos de la forêt Aricine mentionnée par Ovide :

C'est dans cet historien que j'ai trouvé que ce qui avoit donné occasion de croire que Thésée fût descendu dans les enfers pour enlever Proserpine, étoit un voyage que ce prince avoit fait en Épire vers la source de l'Achéron, chez un roi¹ dont Pirithoüs vouloit enlever la femme, et qui arrêta Thésée prisonnier, après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi j'ai tâché de conserver la vraisemblance de l'histoire, sans rien perdre des ornements de la fable, qui fournit extrêmement à la poésie; et le bruit de la mort de Thésée, fondé sur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phèdre de faire une déclaration d'amour qui devient une des principales causes de son malheur, et qu'elle n'auroit jamais osé faire tant qu'elle auroit cru que son mari étoit vivant.

Au reste, je n'ose encore assurer que cette pièce soit en effet la meilleure de mes tragédies. Je laisse et aux lecteurs et au temps à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci; les moindres fautes y sont sévèrement punies: la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même; les foiblesses de l'amour y passent pour de vraies foiblesses; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connoître et haïr la difformité. C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer; et c'est ce que les premiers poètes tragiques avoient en vue sur toute chose. Leur théâtre étoit une école où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des règles du poëme dramatique; et Socrate, le plus sage des philosophes, ne dédaignoit pas de mettre la main aux tragédies d'Euripide.² Il seroit à souhaiter que nos ou-

« On estime que ce lieu fut ainsi appelé d'une belle jeune demoiselle de la contrée d'Attique, nommée Aricie, de laquelle Hippolyte s'étant enamouré, l'emmena en Italie où il l'épousa. » On verra dans la préface de Pradon, que nous reproduisons plus loin, qu'il indique les *Tableaux de Philostrate* comme la source où il a puisé l'épisode d'Aricie.

1. Le roi dont Pirithoüs vouloit enlever, selon Plutarque, la fille, et selon Pausanias, la femme, s'appeloit *Edonée* (un des noms d'Hadès ou Pluton).

2. V. Diogène de Laërte, liv. II, ch. v.

vrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poètes. Ce seroit peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeroient sans doute plus favorablement, si les auteurs songeoient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivoient en cela la véritable intention de la tragédie.

PHÈDRE

PERSONNAGES.
 PHÈDRE, Roi de Thèbes.
 ANTOINETTE, sa femme.
 HIPPOLYTE, son fils.
 ISMÈNE, sa sœur.
 CRÉON, son frère.
 MÉTESTE, son domestique.
 UN GARDIEN.
 UN PEUPLE.